

« Je ne l'ai jamais connu, ce moi révélé par le coronavirus »

par Silvia Avallone

L'auteure italienne de « D'acier » et de « Marina Bellezza » est confinée dans son appartement bolognais avec son mari et sa fille. Elle a tenu un journal fragmentaire de ces jours suspendus et indifférenciés qui ont profondément modifié sa manière de voir le monde.

Bologne, début avril

Je lève la tête et observe le plafond, ses motifs verts et bleus qui sont à l'origine de mon coup de cœur pour cet appartement. Lorsque je vivais dans une résidence étudiante de banlieue, mon rêve le plus cher était d'habiter dans le centre-ville, dans l'un de ces immeubles bolognais aux couleurs chaudes alignés les uns à côté des autres. Je les dévorais des yeux, j'associais les hauts plafonds que j'apercevais en allant en cours à je ne sais quelle vie d'écrivain ou d'érudit. Je me sentais enfermée à l'extérieur, à l'époque. Et maintenant que je suis enfermée à l'intérieur, un sentiment inédit m'envahit : je maudis ce rêve, fruit d'espérance et de travail. Je les vois peser au-dessus de ma tête, ces si beaux plafonds, et je voudrais les percer.

Ce sentiment a pour nom l'ingratitude. Il est odieux et il me coûte de l'avouer, mais le fait est que même quand je ne lève pas les yeux, *je le sens*, le poids du plafond au-dessus de ma tête. J'imagine prendre un escabeau, faire un trou, percer les étages, le toit, abattre chaque obstacle entre moi et le ciel. Je ne suis pas en paix. Je me déplace continûment en rasant les murs, infatigable comme les canaris de notre voisin qui sautillent d'un barreau à l'autre, d'un côté à l'autre de la cage. Je fais la cruelle expérience du périmètre. Approcher ses limites au plus près, c'est tout, ne jamais aller outre.

Dans la vie d'avant, je travaillais à la maison et j'aimais y demeurer. J'aimais m'asseoir à mon bureau, allumer l'ordinateur et entendre la voix des enfants qui allaient à l'école, la factrice à mobylette, le va-et-vient dans la rue : l'échange de salut des passants, les rideaux de fer relevés, les camions de marchandises. L'appartement n'avait pas de murs, avant.

Maintenant, j'ouvre grand la porte-fenêtre du salon qui se déploie vers l'intérieur, je m'assieds par terre et je pose la tête contre la rambarde. Je regarde dehors. Tout ce dehors que je n'ai plus et qui d'ailleurs, sous cet angle, se limite à quelques courettes plantées de six arbres en tout (ces jours-ci, pour la première fois, je les ai comptés), puis d'autres murs, d'autres immeubles. Nilde, ma fille, est assise à côté de moi et tend le bras vers les fleurs blanches du cerisier qui s'épanouit devant nous avec agressivité. J'essaie moi aussi de les toucher. Il manque dix centimètres pour les atteindre. Alors je me demande, dans un accès de colère, pourquoi ceux qui ont fait les plans de ces immeubles si accueillants n'ont pas prévu de balcon. Seulement un succédané (une simple balustrade) auquel nous nous accrochons pour admirer la danse pollinisatrice des bourdons.

Je me suis toujours fichue des balcons, mais depuis que l'épidémie a commencé, je donnerais n'importe quoi pour en avoir un : petit, à peine trois mètres carrés, assez pour qu'un corps entier

puisse se tenir à l'extérieur, percevoir la caresse de la lumière, me sentir entourée d'air. Pouvoir aller au-delà. Même de peu. Hors des murs.

Encore début avril (les jours sont immobiles)

Il peut m'arriver de me mettre à la fenêtre toutes les deux heures, un peu comme quand je brûlais d'envie de m'allumer une cigarette. Je ne fume plus depuis des années, et pourtant je m'y penche à nouveau, le plus possible. Je rêve en regardant la rue déserte. M'éclipser, monter dans la voiture comme une voleuse. Pas pour aller à un endroit précis. Juste pour voir ce qui se passe dans la ville sans témoins, savoir quel est l'effet de l'absence de circulation, où mène tout ce silence. Puis j'imagine braquer d'un coup, et mon cœur bat plus vite. Je rêve les yeux ouverts de remonter le périphérique, d'arriver au péage, de me dire : échappe-toi ! Alors je prends la A1, je la dévore. Seule, en tête-à-tête avec la plaine, le ciel immense au-delà du pare-brise.

« Où voudrais-tu aller cet été ? » On se posait toujours cette question les uns aux autres, avant. C'était un concours à qui lancerait le lieu le plus lointain : la Sibérie, l'Australie. Maintenant, à l'inverse, je brûle d'un modeste désir à couper le souffle : dépasser Milan, sortir à Carisio, rejoindre les Alpes et, au bout, le sommet du Mucrone. La montagne qui se trouvait devant ma fenêtre lorsque j'étais enfant, la première que j'ai appris à reconnaître.

La rêverie se termine dans la forêt, je me réveille brusquement et je ferme la fenêtre. Même si je ne suis jamais sortie, je rentre et je me mets à farfouiller dans toutes les pièces. Je passe l'appartement au peigne fin à la recherche de quelque chose à nettoyer ou à réparer, sachant pertinemment que c'est inutile car mon mari et moi avons déjà tout passé en revue. Nous avons dévissé les filtres de l'évier et des lavabos pour les débarrasser du calcaire, ciré la vieille

commode. J'ai même ressorti la boîte de mignonnettes de parfum que je collectionnais, enfant, juste pour faire surgir l'inattendu dans les après-midi interminables de ma fille. J'ai inspecté chaque armoire. Je me suis repliée à l'intérieur, derrière les portes, dans les tiroirs. Sous la peau, dans les os. Et à la fin je n'arrive toujours pas à me débarrasser de cette Silvia qui piaffe, qui ne supporte plus tout ce à quoi j'ai toujours donné la priorité : elle s'en fiche comme d'une guigne, elle, des livres, des séries télé, des visioconférences et de toutes les commodités dont nous jouissons dans nos maisons.

Cette créature est sauvage et veut se perdre. Sentir les ronces du *canvâl* [un champ, à l'origine planté de chanvre, NDLR] sur ses mollets, marcher dans le torrent Cervo, enfoncer les doigts dans la terre du potager abandonné à Andorno. Et par dessus tout, écarter les bras et s'enivrer de l'espace tout autour, immense.

Pendant une fraction de seconde, une question me traverse l'esprit : d'où sort-elle, cette Silvia si nostalgique des montagnes de son enfance ? Enfant, j'aimais dessiner tranquillement à la table de la cuisine pendant que ma mère ou ma grand-mère cuisinait, pas escalader des parois rocheuses. Je ne l'ai jamais connu, ce moi révélé par le coronavirus. C'est un étranger qui désire et désire et ne fait rien d'autre que désirer.

Après-midi nuageux

S'il y a une chose qui brille à portée de main, pourquoi ne devrais-je pas m'en emparer ? Depuis le début du confinement, les belles journées se sont souvent succédées. Le ciel de Bologne n'a jamais été aussi bleu si longtemps, ni la lumière si intense qu'elle rappelle celle du bord de mer.

Dans les premiers temps, je m'énervais, je dressais mentalement la liste de toutes les choses que j'aurais pu faire sous un tel soleil : m'y allonger aux Giardini Margherita, entendre les expressions de joie de Nilde qui se roule dans

l'herbe, manger une glace sur la piazza San Francesco. Puis un jour le ciel s'est assombri, un autre jour il a plu, un autre encore il a carrément neigé, et aujourd'hui la grisaille derrière les vitres est si oppressante que j'ai commencé à désirer le soleil sans pouvoir en jouir, le printemps qui explose effrontément, sans moi ; à désirer la beauté pour elle-même.

J'ai pensé : quelle révolution ! Et cette transformation intérieure m'a rendue heureuse.

J'entends souvent dire qu'une pandémie ne pourra pas suffire à nous changer et à nous rendre meilleurs. Peut-être. Mais alors, que nous faudrait-il ?

Je pensais que mon ancienne vie était une telle imbrication funambulesque de travail et de responsabilité maternelle qu'un simple virus, de ceux que les enfants se refilent continuellement à l'école, l'aurait fichue en l'air. Je consacrais tant d'énergie à mon emploi du temps, je perdais des heures à l'organiser. Le temps était un rail sur lequel je devais courir, sans obstacle, sans détours, une trajectoire rectiligne qui devait tout inclure : écriture, famille, amis, autres rendez-vous, le tout à très grande vitesse.

Ce n'était pas vrai. Ce n'était que l'expression de mon anxiété.

Puis il y a eu un déraillement, et le temps s'est associé à des sentiments primaires : impuissance, inquiétude, incertitude de l'avenir ; et en ralentissant, il s'est dilaté démesurément, puis il a sombré, devenant un cercle où tourner en rond doucement, toujours plus doucement. Matin après-midi, soir. Petit-déjeuner, déjeuner, dîner. Jusqu'à s'arrêter.

Immobile, j'ai fait des mises au point. La personne secrète qui se cache en moi. L'homme que j'ai épousé il y a dix ans et avec lequel, en ce moment, je me dispute beaucoup, même si après nous décidons d'en rire. Ma fille qui court autour de la table de la cuisine comme une folle. Les

deux pauvres heures d'écriture que j'ai réussi à m'octroyer en me levant à l'aube, et qui avant m'auraient fait crier à l'injustice, je fais maintenant en sorte qu'elles me suffisent. Je le trouve toujours, le temps, maintenant, le soir, pour appeler mes parents, m'assurer qu'ils vont bien. Je ne m'écroule plus d'épuisement après avoir coché la longue liste des choses à faire. Elle me fait rire, au contraire, la Silvia d'il y a deux mois. Je trouve son incessante agitation ridicule. Et comme elle se prenait au sérieux ! Je peux en être sûre : j'ai déjà changé. Les délais à tenir, les rendez-vous à respecter, tout a été pulvérisé. Il m'est resté ce rêve étonnant de vouloir retourner là où je suis née.

Un dimanche qui pourrait être lundi

Depuis des semaines, le moment crucial de chaque nouveau jour, c'est le bulletin d'information, le décompte des vivants et des morts. Peu avant que ne s'exprime la sécurité civile, tout s'immobilise dans l'appartement. C'est une guerre de position épuisante : le virus est dehors, nous dedans. Il a fait main basse sur les parcs, les places, les cinémas, les théâtres, les bibliothèques, et nous, pour le moment, nous devons attendre, remplis de la haine qu'il nous inspire, et espérer qu'il ne se soit faufilé dans les poumons d'aucune personne aimée et, plus généralement, d'aucune autre, qui nous est devenue chère sans l'avoir jamais vue, sans même avoir soupçonné son existence.

La pensée que pas un recoin de la terre n'ait été épargné, à part l'Antarctique, m'émeut et me déchire. A l'exception des murs et des plafonds, tous les remparts ont cédé. Même si les Etats ont fermé leurs frontières, cloué les avions au sol, poursuivi leurs discussions les uns avec les autres, je crois que les frontières du cœur n'ont plus aucun sens. L'invisible a réussi en quelques semaines un prodige politique inimaginable

quelques mois plus tôt : l'humanité entière est une même famille, nous souffrons des mêmes maladies ; au début, nous refusons de l'admettre, convaincus que cela ne nous arrivera pas, et pourtant cela nous tombe dessus, nous n'en pouvons plus de rester à la maison et nous tentons de nous en distraire en regardant sans cesse ailleurs parce que l'introspection est trop douloureuse.

L'invisible a été capable, un peu comme cela s'était produit à Tchernobyl, de faire revenir des lapins à Milan, et d'offrir à un cerf un bain dans la piscine d'un hôtel en Sardaigne. L'air de Bologne me rappelle celui du Mucrone tant il est pur. Il faut bien le reconnaître, notre ennemi n'a pas non plus oublié de déchirer les voiles pour remettre sous nos yeux cette beauté que nous avions oubliée.

Ce n'est pas pour autant que tout retourne au désert primordial à la suite du bulletin d'information.

Mon téléphone se remplit de messages à propos des chiffres. Le premier est toujours celui de Silvia, ma camarade de lycée, qui est aujourd'hui médecin à Turin. Elle me raconte ce qui se passe dans l'hôpital où elle travaille et la vie tourne autour d'oxygène dans le sang, d'ADN dans les cellules. Je retrouve un instinct animal à l'idée de savoir mes parents en sécurité. Je me surprends à regarder la jeunesse bienheureuse de Nilde (4 ans) comme un bien précieux qui ne m'appartient pas, mais qui relève plutôt de la continuité de l'espèce. Je redeviens le petit point que je suis, habitante d'un espace temporel superflu. Et pourtant, voyez ce qu'il s'est produit dans ce court espace, d'à la fois terrifiant et extraordinaire.

Nilde, à défaut d'arbre, grimpe sur la bibliothèque. Je suis étonnée qu'elle ne se plaigne jamais de ne pas pouvoir sortir, aller à bicyclette, faire de la balançoire. Elle qui fait de nombreux caprices, comme tous les enfants, me

transmet aujourd'hui son infaillible instinct. Il faut prendre l'invisible au sérieux et le respecter. C'est comme le noir. Il faut apprendre à le traverser, nuit après nuit, même si on en a peur.

Nuit

Après des semaines, je fais un rêve, enfin.

Je dois finir le chapitre 12, et je suis très énervée. Il s'agit d'un chapitre que j'ai en réalité déjà écrit, mais les chiffres 12 et 3 reviennent si souvent dans mon rêve que je suis convaincue que le coronavirus a sa propre *Smorfia napoletana* [dictionnaire d'interprétation des rêves et des chiffres. NDLR].

Dans mon rêve, il fait nuit, je glisse mon ordinateur dans mon sac, je prends ma fille par la main, je téléphone à au moins trois institutrices de son école et je leur donne rendez-vous dans un vieux restaurant au bord de la mer, fermé comme tous les autres depuis longtemps. Lorsque nous nous rejoignons, il est minuit, et pendant un instant je jubile : quel plaisir de se retrouver ensemble ! Mais tout de suite après résonne dans ma tête le mot le plus absolument dangereux : *Rassemblement*. Alors je dis à Debora, Federica et Domenica : accordons-nous une heure, pas plus. Je m'installe dans une petite salle mitoyenne de la leur. En les entendant jouer avec ma fille, rire et s'amuser, je commence à écrire avec une fluidité irréaliste, portée par l'inspiration, sur une table dressée avec l'huile et le sel, les serviettes et les verres retournés (dîner à l'extérieur doit me manquer vraiment beaucoup). Jusqu'à ce que j'aperçoive la lumière d'une lampe de poche. Je réalise alors que la lueur de l'écran de l'ordinateur est très repérable en pleine nuit. Je suis prise de panique. Je cours rejoindre Nilde et les institutrices en murmurant avec agitation : ils nous ont repérées, nous devons nous enfuir ! Mais il est trop tard. La lumière des phares balaie la façade du restaurant. Nous avons désobéi. Nous n'avons pas d'issue.

Un jour

A l'aube du trentième jour de confinement, j'ai compris que je pourrai accepter la situation. Non que je me sois résignée, ce serait mentir. J'ai encore envie de sortir, d'inviter des amis à dîner, d'entendre le vacarme de la vie d'avant. Mais ce n'est plus une exigence.

Je cesse de m'agiter entre mes quatre murs, de chercher plus de temps à consacrer à l'écriture, de me risquer à établir des programmes. Je me sentirais immature, comme en effet je l'ai été, si je m'entêtais dans cette volonté. Je préfère apprendre à traverser cette expérience.

Je me regarde et je me confronte à moi-même : en fin de compte, Silvia, que te manque-t-il ? La famille, le travail, la maison, tu les as. Pour le moment, les membres de ta famille et tes amis vont bien. Tu es une fiefcée chanceuse ! Qu'en as-tu à faire de ce balcon, des montagnes et des forêts ?

J'essaie de me mettre dans la peau d'une femme séparée de son amant, d'un commerçant qui se fait du souci pour son commerce fermé. Que ferais-je si une personne qui m'est indispensable était en soins intensifs et que je ne pouvais pas aller la voir ? Si elle mourait sans que je puisse lui dire au-revoir ? Je pense aux médecins et aux infirmières épuisés qui doivent appeler pour annoncer qu'une personne n'est plus. Aux malades intubés qui ne peuvent pas parler, comment demander quels sont ceux qu'ils aiment. Il est tellement absurde de rester sans défense, suspendus dans la bulle silencieuse de nos maisons, alors qu'à quelques kilomètres de là, dans les hôpitaux, les gardes s'enchaînent, les admissions se multiplient, on meurt dans la solitude, éloigné de tout, et les ambulances roulent dans les rues désertes.

Alors j'exige de moi-même de chérir ce vide.

De ne pas le gâcher.

J'ai découvert que la proximité imposée de ce que tu aimes est une irrésistible incitation à la fuite. Le fait que j'aie commencé à détester ma propre maison en est la preuve. Ma fille veut retourner à l'école, mon mari au travail. Je ne mets pas en doute notre amour mutuel, mais pour l'entretenir, il faut de la distance, il faut pouvoir se séparer. Parce que le besoin primordial d'un être humain, tout de suite après l'oxygène, c'est le désir.

Je me rends compte, comme jamais auparavant, que nous avons vécu jusqu'à la mi-février dans une société qui nous avait complètement déshabitués à désirer. Nous pouvions, *devions*, avoir tout et tout de suite. Les objets, les relations, les déplacements multiples – et gare à qui renoncerait à un seul d'entre eux ! Le moindre n'était pas prévu, c'était même scandaleux. Mais à force d'accumuler les accomplissements, les amis, les voyages, nous étions devenus incapables d'accepter la perte et d'éprouver de la gratitude. Nous n'avions plus envie de rien. Chaque belle journée ensoleillée, chaque promenade au parc était une évidence, vidée de tout sens. Le monde se tenait devant nous dans le seul but d'en faire usage. Je savais déjà que nous nous trompions. Mais si c'est une chose de le savoir, c'en est une autre d'en faire soi-même l'expérience.

Maintenant que nous ne pouvons plus rien prévoir, ni acheter, ni contrôler, nous sommes libres de créer à la maison un laboratoire secret des manques et des désirs. Bénir les frustrations, réexaminer la toute puissance. Le monde vient à peine de nous le prouver : il ne nous appartient pas et ne nous doit rien. Lorsque je pourrai de nouveau escalader le Mucrone, m'asseoir au bord du petit lac, ouvrir les bras et sentir enfin le ciel partout autour de moi, je crois que je me mettrai à pleurer.

Parce que chaque spectacle sera reçu comme une grâce.

Temps intérieur

Je n'ai plus envie d'attendre. J'ouvre la fenêtre habituelle et j'installe une chaise devant. Nilde monte sur mes genoux et nous nous mettons à regarder dans le rectangle qui encadre une partie d'immeuble et moins de la moitié d'un cinéma fermé sur ordonnance. Mais c'est ça, maintenant, notre cinéma. Nilde dresse la liste des fenêtres, des chéneaux, des gouttières qu'elle voit. Elle me demande ce que sont « *ces rides* », je lui réponds que ce sont des « *fissures* ».

Ses grands-parents lui manquent beaucoup. Le virus est en train d'en emporter tant. Je me demande comment nous ferons, nous tous, sans eux. Ce qui, avant, était un peu honteux, est devenu un cadeau : la fragilité, la vieillesse, avoir besoin des autres. Il y a tant de choses que je ne

regrette pas dans cette société que nous avons laissé en suspens.

Nous restons devant la fenêtre, ma fille et moi, pendant un temps indéterminé et que je n'ai aucunement l'intention de calculer. Nilde répète, les mains sur la rambarde : « *Que c'est beau !* ». Surprise comme si elle n'avait jamais vu la rue où elle a vécu jusqu'à présent, le lieu le plus familier de tous. Alors, je suis émue.

Et je pense qu'éprouver dans son cœur cette gratitude pour le simple fait d'être en vie est une petite délivrance, le grain de lumière au cœur de l'obscurité auquel je veux m'accrocher de toutes mes forces.

Quand nous pourrons sortir, je ne veux pas avoir peur du monde nouveau.

Silvia Avallone

(Librement traduit de l'italien par Véronique Cassarin-Grand.

Ce texte est paru le 12 avril 2020 « [La Lettura](#) », le supplément littéraire hebdomadaire du « [Corriere della Sera](#) ».)